

JEAN GIONO

ANGELO

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Romans – Récits – Nouvelles – Chroniques

LE GRAND TROUPEAU.
SOLITUDE DE LA PITIÉ.
LE CHANT DU MONDE.
BATAILLES DANS LA MONTAGNE.
L'EAU VIVE.
UN ROI SANS DIVERTISSEMENT.
LES ÂMES FORTES.
LES GRANDS CHEMINS.
LE HUSSARD SUR LE TOIT.
LE MOULIN DE POLOGNE.
LE BONHEUR FOU.
ANGELO.
NOÉ.
DEUX CAVALIERS DE L'ORAGE.
ENNEMONDE ET AUTRES CARACTÈRES.
L'IRIS DE SUSE.
POUR SALUER MELVILLE.
LES RÉCITS DE LA DEMI-BRIGADE.
LE DÉSERTEUR ET AUTRES RÉCITS.
LES TERRASSES DE L'ÎLE D'ELBE.
FAUST AU VILLAGE.
ANGÉLIQUE.

Suite de la bibliographie en fin de volume

ANGELO

JEAN GIONO

ANGELO

nrf

GALLIMARD

PRÉFACE

Le récit intitulé Angelo n'est pas la suite du Bonheur fou : c'est, au contraire, le début d'une première rédaction du Hussard sur le toit écrite en 1934. On y voit Angelo partir de Turin, s'installer à Aix-en-Provence et rencontrer Pauline avant l'épidémie de choléra. C'est un premier état des caractères.

Le personnage d'Angelo est né à Marseille, sur le trottoir devant les « Filles repenties ». J'habitais à cette époque, pour quelques mois, à l'extrémité du boulevard Baille, dans ce qui est actuellement la rue Yves-Lariven, chez mes amis Pelous. J'occupais la « chambre de la Mémée ». Cette chambre donnait sur le préau d'une école maternelle; au-delà de ce préau sur le parc de l'hôpital des fous de la Timone et, au-delà du parc, sur les voies ferrées de La Blancarde. La nuit, j'entendais passer les rapides. C'était un sale hiver. Le sifflet des locomotives s'éparpillait dans les bourrasques. Rien de plus héroïque! (héroïsme des cors chez Mozart). A moitié endormi et bien au chaud (situation idéale de l'historien), j'écoutais les trains charger au galop du côté d'Aubagne, en brandissant leurs sabres sonores.

Je passais tous les jours devant les « Filles repenties ». Je longeais le mur d'enceinte haut de cinq à six mètres, chaque fois intrigué par la pointe des cèdres et des cyprès qui en dépassaient. La Mémée dont j'occupais la chambre me renseigna sur ce qu'il y avait de l'autre côté du mur : un jardin dans lequel, la nuit, on lâchait un chien pour empêcher l'évasion des filles insuffisamment repenties. C'était une bonne matière à penser.

La façade de cet établissement arborait un gothique en ciment-prompt et s'insérait sur le boulevard, entre un commissariat de police et un réparateur de bicyclettes. Angelo est né là, un soir. Devant le commissariat de police, je ne pensais pas à lui; devant le réparateur de vélos, il était sur son cheval; en arrivant à la maison, il avait déjà un passé. (L'intendant de police de Turin sort tout droit du commissariat du boulevard Baille; c'est un reste de coquille dans le duvet du poussin.)

Je commençais à noter ce passé dans la « chambre de la Mémée ». Il n'était pas question d'écrire un roman, mais de rédiger un document susceptible de servir par la suite à l'écriture d'un roman. Angelo a été écrit en six jours (coupés de six nuits dans les bourrasques desquelles les rapides éparpillaient leurs sifflets héroïques). Le Hussard sur le toit m'a occupé pendant huit ans. Ce n'est pas du tout le même travail. Il ne s'agissait dans ces six jours que d'analyser le personnage qui venait de naître et d'éprouver les éléments de l'analyse. Pour décomposer ce composé (dans lequel sifflaient les rapides et les bourrasques), une femme paraissait être le

réactif approprié. J'en utilisai une première : Anna Clèves; la réaction qu'elle détermina m'en fit employer une seconde : Pauline de Théus.

Ce texte est donc un simple rapport de laboratoire. Il a été rédigé à toute allure pendant l'expérience même. Je voulais voir, avant toute chose, réagir le héros dans une situation donnée. Il ne s'agissait pas de composer mais d'expérimenter. C'est pourquoi Angelo n'y est pas aux prises avec des généralités passionnelles (choléra) comme il le sera par la suite dans le roman, mais tout bêtement avec des femmes et, en particulier, Pauline de Théus. Préparer l'entrée de cette dernière, un flambeau à la main, dans la nuit d'une maison cernée de choléra était affaire de romancier et non d'expérimentateur : ce fut le travail des années qui suivirent.

On remarquera (en plus des fautes de l'auteur) certaines « facilités » dans l'appareil de l'expérience, c'est-à-dire dans l'invention des faits. D'abord l'œuf sur la coquille duquel on voit un portrait de Napoléon : cet œuf est dans Stendhal (je ne sais plus très bien où mais il y est, j'en suis sûr). Ensuite, on pourra trouver une sorte de similitude entre la situation d'Angelo à Aix-en-Provence et celle de Lucien Leuwen à Nancy (notamment chasseur vert). Enfin, je fais siffler à Angelo en 1832 une valse de Brahms qui n'existait pas à cette époque puisque Brahms est né en 1833.

Note. — *J'ai retrouvé le passage dans lequel Stendhal parle d'un œuf marqué du visage de Napoléon, parmi des faits divers qu'il avait relevé probablement dans un journal.*

Ce petit texte est intitulé Sur la Province française. I. La Poule (Cons. d'octobre 1816) :

« J'arrive dans un village, tout le monde y parle d'une poule qui a pondu un œuf aplati d'un côté et portant de ce côté la face d'un écu de 5 francs du côté de la figure, prudemment ils ne disaient pas la face de Napoléon. »

.
« Après cinq ou dix jours l'autorité fit arrêter par les gendarmes la femme, le mari, l'œuf et la poule. La poule est morte en prison. Les autres ont été relâchés après 15 jours. » (Mélanges de Littérature, Divan, vol. II, p. 183-184.)

CHAPITRE PREMIER

Le charmant Cavour n'avait pas encore commencé à vocaliser entre ses favoris roux les cavatines de sa « politique gaie ». Les sociétés noires chantaient déjà la basse noble de l'*opera seria* dans les forêts du royaume sarde.

Les affiliés à l'œuvre du Charbon se recrutaient dans toutes les classes de la société. Des nobles, des artisans, des officiers, des marins, des professeurs, des soldats, des étudiants, et même des femmes fougueuses mais que le délice de cette *politique romanesque* rendait discrètes, composaient un ardent compagnonnage d'ombres où étaient placés à l'honneur le courage et la *sainteté des serments*.

Le danger couru était très grand. Malgré la sympathie qu'un immuable ciel d'azur donne pour les idées généreuses et la température méditerranéenne du royaume qui rend l'assassinat patriotique adorable, on était obligé de fusiller les bons assassins avec de grands coups de chapeau, mais de fort vilaines balles sardes. Les nerfs

de la monarchie autrichienne ne supportaient pas la perte du plus petit de ses espions, et elle soutenait ses vapeurs avec quarante divisions de grenadiers athlétiques.

Un matin de mai 18.., on découvrit sous les buissons, à deux lieues de Turin, le cadavre du baron Schwartz. C'était un soi-disant Lombard, qui se faisait ouvertement des rentes avec le Spielberg. Il venait, encore tout récemment, d'y faire expédier trois cordonniers qui, paraît-il, complotaient en cousant la trépointe. Le peuple de la rue fit courir aussitôt un petit sonnet qui avait tout l'air d'avoir été préparé et dans lequel il était dit crûment que le baron avait dû méconter un amateur de bottes. Mais la police se donna le visage de prendre la chose au sérieux.

Le cadavre était torse nu. Sa poitrine, blanche comme celle d'une femme, était toute salie de ruisselets de sueur séchée. C'est ce qui fit regarder avec attention le sabre dont feu M. le baron serrait la poignée dans son poing droit. Cela n'était pas une comédie de duel. On lui avait longuement permis de défendre sa vie. La blessure unique dont il était mort était singulière pour avoir été faite au sabre qui, dans l'exaltation des combats, mâche toujours un peu les chairs. C'était un coup de pointe, net comme un coup d'épée, qui avait proprement percé le cœur.

Il y avait alors à Turin un intendant de police

très entendu à l'escrime. Cette blessure lui parut parfaitement parlante. « C'est un coup, dit-il, qui exige dix ans de pratique et trois cents ans de désinvolture héréditaire. » Cet intendant était, par ailleurs, homme d'esprit; il écrivait sous des pseudonymes de petits romans de caractère qui ne manquaient pas de valeur. Il donna beaucoup d'attention à un fait psychologique. Non seulement, de toute évidence, on avait répugné au coup de poignard dans le dos, mais encore, on avait eu la générosité de laisser à une canaille aussi avérée que le baron licence de se défendre, et une générosité aussi monumentale ne pouvait, hélas! permettre aucune erreur d'interprétation. Le Schwartz n'était pas le seul espion de la ville : — il s'en fallait de beaucoup — dans deux jours, la chancellerie autrichienne proclamerait ironiquement le nom du coupable.

« L'ironie doit rester l'arme du plus faible », soupira l'intendant de police. Il aurait pu faire avec trois, mais toute la ville applaudit à la naïveté qu'il eut d'envoyer magnifiquement huit argousins au palais Pardi vers les cinq heures du soir. Il n'eut pas besoin de leur recommander de faire beaucoup de bruit, ce qui aurait pu inquiéter l'âme pure de ces subalternes; la compagnie de gros souliers devait fatalement éveiller les échos des ruelles pavées de grès qui tournent autour du

palais avant de déboucher sur la grand-place. Ces hommes simples demandèrent au portier le colonel de hussards Angelo. C'était le fils naturel de la tendre et passionnée duchesse Ezzia Pardi, un très grand jeune homme de vingt-cinq ans, aux lèvres minces et aux beaux yeux de velours noir. Le portier dit que Sa Seigneurie venait malencontreusement de sortir une demi-heure à peine avant l'arrivée des huit honorés messieurs. Le hussard d'ordonnance, qui flânait dans la cour, put aimablement compléter le renseignement en indiquant que ce devait être pour une simple visite et très probablement même une visite galante, car le colonel était en grand uniforme et il montait un cheval de parade. Sur quoi, les huit chapeaux-tromblons, clignant de l'œil, s'installèrent dans le hall du palais pour fumer, en l'attendant, leurs infects petits cigares noirs.

Deux jours après, le douanier français qui, le soir, se dégourdissait les jambes sur la route d'Italie au Mont Genève, vit monter du côté de Césana un cavalier qui semblait un épi d'or sur un cheval noir. A mieux regarder, il reconnut que c'était un officier des hussards du roi de Sardaigne en grand uniforme. Il venait au pas. La douane piémontaise est plus bas, cachée derrière le tournant de la route; le cavalier était donc déjà sur le territoire français. Il avait l'air, néanmoins,

d'accomplir son invasion avec une désinvolture parfaite.

Il faisait un temps de suavités printanières qui, dans ces hauteurs et au crépuscule, porte facilement aux résolutions extrêmes. Le douanier venait de souper d'oignons crus au corps de garde; cet étincelant soldat lui donna de l'humeur. Il arma son pistolet.

Le cavalier rêvait; sa fourragère, ses aiguillettes et ses brandebourgs le couvraient de frissons d'huile à chaque ondulation du cheval; il jouait négligemment avec ses guides basses.

Le douanier trouva cette rêverie particulièrement insolente. « Ce beau monsieur, se dit-il, en prend à son aise. Il se promène en France comme chez lui. Pas de ça, Lisette! Je vais lui faire voir de quel bois je me chauffe. » Il ne pouvait se défendre, au surplus, d'être fasciné par les arabesques, les trèfles de galons qui escaladaient le dolman et le casque d'or emplumé de faisanneries sous lequel il commençait à voir un très pur et très grave visage. « Je risque tout au plus, poursuivit-il, qu'au lieu d'un écu il me jette quelques *toscans* de son étui à cigares quand je lui dirai de faire demi-tour. »

Le douanier se tenait près de la barrière pareille à une barrière de parc à moutons, mais haute de deux mètres, placée en travers de la route, et au-delà de laquelle commencent les terres gar-

dées de la France. Le cavalier avait toujours cette nonchalance rêveuse à quatre pas du pistolet qui, maintenant, se voyait fort bien. Soudain, par on ne sait quel prestige des jambes — et surtout du cœur, aurait dit la duchesse Ezzia si elle avait été là avec ses beaux souvenirs — il fit que le cheval, accroupi comme un chat, se détendit et s'envola sans élan par-dessus la barrière. Le douanier fut totalement éberlué au passage par un sourire mélancolique des lèvres minces au milieu de tant d'audace paisible. Le cavalier était déjà entré ventre à terre dans les forêts qui tombaient vers les vallées françaises avant que le douanier se dise : « Ce Jean-Foutre va me faire perdre mes douze sous par jour. » Et il tira son coup de pistolet en l'air.

Cette même nuit, vers les deux heures du matin, l'aubergiste de *La Croix de Malte* à Briançon monta réveiller un maquignon de Monetier qui était à l'auberge pour la foire de Sainte-Marie. Il le fit descendre pieds nus jusqu'à l'étable pour examiner à l'abri des regards indiscrets un cheval noir encore tout frémissant et très triste. Il l'avait acheté, disait-il, il y avait à peine quelques heures, et la bête refusait l'avoine. Le maquignon regarda sous les sabots du cheval, vit le matricule de la cavalerie royale marqué sur les fers et demanda alors fort benoîtement où se trouvait l'uniforme. On le lui sortit d'un coffre à grain. Quand il vit

qu'il s'agissait d'un uniforme de colonel, il jura les grands dieux qu'il ne voulait pas entendre parler de cette histoire-là. Il y avait sûrement là-dessous quelque chose qui allait faire du bruit. D'ailleurs, à son avis, la bête était si belle et si tendre qu'elle allait sûrement se laisser mourir de chagrin maintenant qu'elle était séparée de son maître. Finalement, il fit la bonne manière de vouloir bien se charger des risques en achetant le cheval pour trois écus, mais après qu'on lui eut assuré que le colonel, nanti d'un vieux costume de terrassier en velours blanc, était depuis longtemps sorti de la ville par la porte d'Embrun.

Angelo était en effet sorti très rapidement des murs de la forteresse. Pour éviter les patrouilles, il se tint à bonne distance de la route et marcha à travers les oseraies et les bois d'aulnes au bord de la Durance. Il éprouvait un grand plaisir physique à se trouver dans un costume trop large pour lui. Le velours des manches un peu longues frottait le dos de sa main et le rappelait à chaque instant à jouer ce jeu d'audace et de domination de l'ombre si cher aux cœurs italiens. Il traitait les forêts de sapins et les chaumières que lui montrait la lune avec une suave duplicité. Il avait gardé un très beau poignard qui pesait dans la contre-poche de sa veste. Il était dans un état d'exaltation extrême. « Je suis au pays natal de

la liberté », se disait-il. Il vit l'aube rouer comme un paon au-dessus des montagnes.

Il marcha tout le jour sans se permettre de faire halte ou de demander à manger, quoiqu'il croisât dans les sentiers, aux abords des villages et des fermes, de jeunes paysannes qui le regardaient avec sympathie. Sans qu'il s'en doutât, ses yeux avaient les feux de l'amour le plus vif. « Voltaire et Montesquieu, se disait-il, se respirent ici comme l'air même. Le plus pauvre contadin de Montezemollo joue sa vie et le pain de sa femme et de ses enfants contre le petit espion noir qui se promène en soutane à travers ses champs. Cette servitude absolue rend peut-être nos paysans plus subtils que ceux-ci, mais quand je les rencontre au coin de quelque haie, ils me détruisent le sublime. Et s'il n'est pas possible de croire des âmes nobles aux hommes les plus simples, comment pourrai-je conserver ma propre noblesse et avoir du goût à vivre? »

Le soir, il traversa tranquillement Embrun. Il acheta pour trois sous un demi-pain chaud et un petit fromage blanc. Il osa s'adresser à une artisanne qui battait des pièces de drap devant sa porte. Elle resta un instant muette devant ce visage grave et tendre. Cette femme du peuple eut la délicatesse de ne pas s'effrayer du magnifique salut qu'il fit avec son large chapeau de feutre, de ses yeux brillants, des phrases passion-

JEAN GIONO

Angelo

« Le récit intitulé *Angelo* n'est pas la suite du *Bonheur fou*. C'est au contraire le début d'une première rédaction du *Hussard sur le toit* », écrit Jean Giono. On y voit Angelo partir de Turin après avoir fort joliment tué d'un coup de sabre M. le baron Schwartz, espion autrichien. Angelo passe la frontière en grand uniforme de colonel des hussards de Sardaigne, sur un cheval admirable.

Cette âme héroïque et sensible, éprise de beau, passionnée de sublime, va rencontrer quelques aventures avec lesquelles l'auteur, pour ainsi dire, s'est plu à « essayer » son héros. Les conspirations, les dangers, les amours ne vont point manquer à celui-ci, qui se trouvera aux prises avec le subtil vicair général d'Aix-en-Provence, le marquis de Théus, qui est une sorte de corsaire de terre ferme, la charmante Anna Clèves qui l'aimera sans espoir, et Pauline, enfin, cette femme si belle et si supérieure, qu'il sauvera un jour.

Angelo forme en soi un récit passionnant, conduit avec fougue, héroïque, comme on dit que la musique de Mozart est héroïque ; mais c'est aussi un document du plus haut intérêt sur le travail de création chez un grand écrivain.



9 782070 228317



58-IV A 22831 ISBN 2-07-022831-2

Extrait de la publication